

COMPTES RENDUS

I. KHMÉROLOGIE

Saveros POU, *Un dictionnaire du khmer-moyen*, Phnom Penh, Institut Bouddhique, Sāstrā Publishing House, 2017, xx+305 p. (dont 5 pl.).

C'est le dernier ouvrage de Madame Saveros Pou publié avant son décès intervenu le 25 mai 2020, dans sa 90^e année. Le Cambodge pleure un savant, l'orientalisme perd une étoile, la France et l'Angleterre, ses deux patries d'adoption, déplorent le départ d'une grande dame.

Doyenne des études khmères, elle avait su renouveler en profondeur l'approche des textes anciens du Cambodge, des stèles lapidaires aux manuscrits plus récents, en s'attachant, dans le sillage de son maître Au Chhieng, à décloisonner les périodes auxquelles les avait assignées la science coloniale, s'appuyant au besoin sur la langue contemporaine et les héritages sémantiques qui l'ont façonnée pour mieux éclairer la longue histoire évolutive de la civilisation khmère.

Formée par les meilleurs orientalistes des années cinquante, disciple de George Coëdès et de Jean Filliozat, elle initia elle-même des générations de khmérisants, d'abord au sein de la section khmère de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes (l'ancienne INALCO), puis dans le cadre de son séminaire de lecture des textes à l'Université de Paris-III, que Denys Lombard accueillit au milieu des années 1990 dans les locaux de l'École française d'Extrême-Orient, et finalement, à son domicile même, où elle recevait sans compter qui voulait apprendre à lire et comprendre les textes anciens.

Esprit supérieur, polyglotte distinguée, enseignante brillante, chercheuse infatigable, Madame Pou a nourri un demi-siècle durant l'orientalisme de traductions et d'analyses de textes, mais aussi de réflexions sur la culture khmère et son évolution, à la fois denses et pointues, à travers plus de 150

publications qui sont et resteront un point de passage obligé pour tout khmérisant¹.

Annoncé de longue date, son dictionnaire du khmer moyen paru en 2017 était d'autant plus attendu que la première tentative du genre, publiée par Philip Jenner en 2011, se limitait à un corpus de 63 épigraphes². Elle y présentait le résultat d'un demi-siècle de recherches sur un état de la langue qui reste le parent pauvre de nos études. Ce sont plus de 8000 mots recueillis par l'auteur qui étend ainsi considérablement le corpus en ouvrant l'enquête sémantique aux manuscrits, dont elle reste le grand spécialiste depuis la mort de Au Chhieng en 1992³. À cet égard, on peut considérer qu'il s'agit du premier véritable dictionnaire du khmer moyen (*cf. supra* note 2), comprenant non seulement les mots de la petite centaine d'épigraphes datables de l'époque moyenne (XIV^e- milieu du XIX^e siècle), mais encore ceux qu'elle a patiemment collectés au cours d'une vie de lecture de manuscrits sur feuilles de latanier ou sur papier de mûrier, conservés à la Bibliothèque nationale de France, à l'École française d'Extrême-Orient, à la Société Asiatique de Paris, à la bibliothèque municipale d'Alençon dans le fonds Adhémard Leclère ou dans d'autres instituts comme la British Library de Londres ou le Museum für Völkerkunde de Berlin. Les lecteurs intéressés par cet état de la langue, historiens, linguistes, bouddhologues, anthropologues ou simples étudiants y trouveront donc un outil de travail incontournable. Il est néanmoins nécessaire de bien saisir les attendus de l'auteur pour en faire bon usage.

C'est ce que permet l'introduction du volume. Elle s'ouvre sur un panorama des noms qui ont fait avancer la connaissance de la langue et des textes khmers depuis la genèse des études cambodgiennes : Georges Maspero, Étienne Aymonier, George Coëdès, François Martini et Au Chhieng en France ; Mahābidū Krasem à Phnom Penh ; Adolf Bastian, Wilhem Schmidt, et Heinz-Jürgen Pinnow en Allemagne et en Autriche ; Yuri Gorgoniev à Moscou ; Eugénie Henderson à Londres. Madame Pou expose ensuite son parcours, surtout pour évoquer les atouts dont elle disposait lorsqu'elle entama ses enquêtes sémantiques à travers les textes khmers moyens. Élevée dans un milieu aristocratique « au sein d'une famille de grande culture » (p. iv) – son oncle était, rappelons-le, chambellan du palais – elle est passée par l'école de

¹ Nous lui rendrons hommage dans le prochain numéro de la revue.

² JENNER, Philip N., *A Dictionary of Middle Khmer*, Canberra, Pacific Linguistics, 2011, 488 p. Sur les défauts de ce dictionnaire à commencer par le fait qu'il se fonde, pour les *Inscriptions Modernes d'Angkor (IMA)*, sur une édition fautive, voir le compte rendu qu'en donne Christian Bauer dans *Diachronica*, n° 31, 2014 (3), pp. 448-456.

³ MIKAELIAN, Grégory, « Le grū du Parnasse. Au Chhieng chez les Titans », *Péninsule*, n° 78, 2019 (1), pp. 93-142.

filles de la princesse Sutharot, l'une des deux institutions chargées d'instruire les dames de la Maison royale, avec l'école de la princesse Malika (pp. i-ii et x-xi). C'est donc armée déjà d'une connaissance intime de la haute culture palatiale et des textes classiques qu'elle entreprend ses études, se formant à Paris auprès des savants indianistes des années 1950 et 1960 (Jean Filliozat, Louis Renou, Armand Minard, Anne-Marie Esnoul, André Bareau)⁴. Ajoutons qu'elle a été un disciple de George Cœdès en même temps, comme elle le signale elle-même, qu'une élève attentive de Au Chhieng (p. iii).

Dans le sillage justement des enseignements que donnait Au Chhieng à l'École Pratique des Hautes Études, le khmer moyen va constituer le nœud gordien de ses recherches. Sans doute parce qu'il permet de relier le vieux khmer (VI^e-XIV^e s.) au khmer contemporain (XIX^e-XX^e s.) et ce faisant de dépasser la rupture civilisationnelle entre les périodes angkoriennes et contemporaine postulée par la science coloniale. Un dépassement qui permettait d'identifier des permanences par-delà les apparentes ruptures, sans toutefois verser dans un refus de l'histoire. C'est d'ailleurs bien souvent en historienne des mots que Madame Pou esquisse la trame d'une évolution complexe, où changements et continuités s'entremêlent. C'est là tout le sens de l'appellation « moyenne » qu'elle a choisi d'appliquer à la période historique au sein de laquelle s'exprime cet état moyen de la langue, entre vieux khmer et khmer contemporain. Moins orientée que l'époque « post-angkoriennes » (1431-1863), elle-même surdéterminée par ce qui n'existerait plus après Angkor (l'ordre politique, la puissance, le brahmanisme), la « période moyenne » fait justement la part belle à ce qui subsiste de l'Ancien Cambodge après Angkor, y compris ce que l'on pensait disparu, mais aussi à ce qui s'y fait de neuf et d'inédit au nom du passé angkorien⁵. Grâce à ses recherches, il est possible de montrer, entre autres choses, comment les élites palatiales de l'époque moyenne ont recouru au passé et singulièrement au mythe de l'âge d'or angkorien pour bâtir l'à venir à travers une nouvelle vision bouddhique du monde⁶.

Madame Pou rappelle ensuite qu'elle a édité la plupart des épigraphes lapidaires de l'époque moyenne, les *Inscriptions modernes d'Angkor* du

⁴ Sur le détail de son parcours et pour un premier aperçu de son œuvre, v. *IDEM*, « Présentation », [in] Saveros POU, *Choix d'articles de khmérologie*, Phnom Penh, Reyum Publishing, 2003, pp. vii-xi.

⁵ MIKAELIAN, G., « Des sources lacunaires de l'histoire à l'histoire complexifiée des sources. Éléments pour une histoire des renaissances khmères (c. XIV^e-c. XVIII^e siècles) », *Péninsule*, n° 65, 2012 (2), pp. 259-304, en particulier pp. 272-276.

⁶ *Ibid.*, en particulier pp. 290-293.

temple d'Angkor Vat⁷ comme les autres inscriptions réparties ailleurs sur le territoire du royaume⁸, mais encore étudié de manière extensive les textes manuscrits datables de cette époque, et publié nombre d'études sémantiques tirées de ces lectures. C'est là que l'auteur a puisé la matière de ses notices : son édition du *Rāmakerti*⁹, celle des codes didactiques (*cpap*)¹⁰, sans compter les textes qu'elle étudiait dans le séminaire qu'elle a dirigé, à l'Université de Paris III puis à la Maison de l'Asie, entre le milieu des années 1980 et le milieu des années 1990, comme *Dāv Ek*¹¹, le *Poème de l'édification d'Angkor Vat*¹², le *Traibhed*¹³, ou encore le corpus des textes juridiques (*kram*)¹⁴ et d'autres textes encore (le *Rappel des âmes*¹⁵, les proverbes, les contes, certains chants traditionnels, etc.) ; ce sont encore des lexiques relatifs aux domaines de la botanique (avec Gabrielle Martel, Marie-Alexandrine Martin, Bernard Rollet et Jules Eugène Vidal)¹⁶, des capteurs d'éléphants

⁷ Voir ses « Inscriptions modernes d'Angkor » publiées d'abord sous le nom de Saveros Lewitz puis de Pou dans les *BEFEO* LVII à LXII parus entre 1970 et 1975, et plus récemment dans POU, Saveros *Nouvelles inscriptions du Cambodge II & III*, Paris, EFEO, 2001, 334 p.

⁸ Publiées dans les *BEFEO* LXIV, LXV et LXX, en 1977, 1978, et 1981, puis dans *Nouvelles inscriptions du Cambodge I*, Paris, EFEO, 1989, 155 p. + XXVI pl. ; *Nouvelles inscriptions du Cambodge II & III*, op. cit. ; et *Nouvelles Inscriptions du Cambodge, Volume IV*, Paris, L'Harmattan, 2011, 165 p.

⁹ *IDEM, Rāmakerti (XVIIe-XVIIIe siècles), Traduit et commenté par...*, Paris, EFEO, PEFEO vol. CX, 1977, 299 p.

¹⁰ Publiés en collaboration avec Philip Jenner dans les *BEFEO* LXII à LXVI, de 1975 à 1978 ; LXX, en 1981 ; puis dans POU, S., *Kamrañ Cpāp'. Guirlande de Cpāp'*, Paris, Cedoreck, 1988, 2 vol., 638 p. + V pl.

¹¹ Texte édité depuis par KHING, Hoc Dy, *Dāv Ek. Introduction, traduction annotée et textes khmers*, Phnom Penh, Librairie d'Angkor, 2005, 162 p.

¹² Pareillement édité par KHING, H. D., *Lpoek aṅgar vat*, Phnom Penh, Librairie d'Angkor, 2006, 120 p.

¹³ Sur quoi, voir MIKAELIAN, G., « Note critique. Retour sur le traité de cosmogonie des Khmers du XVII^e siècle », *Péninsule*, n° 78, 2019 (1), pp. 189-202.

¹⁴ Dont nous avons édité une partie sous sa direction, voir MIKAELIAN, G., « La gestion administrative du royaume khmer d'après un code institutionnel du XVII^e siècle », *Péninsule*, n° 38, 1999 (1), pp. 65-167 et *Recherches sur l'histoire du fonctionnement politique des royaumes khmers du XVII^e siècle*, thèse de doctorat d'histoire moderne, Université de Paris-IV – Sorbonne, 2006, 3 vol., 850 + 278 p.

¹⁵ Édité par A. Thompson sous sa direction, v. THOMPSON, Ashley, *Le rappel des âmes*, Phnom Penh, Reyum Publishing, 2005, 169 p.

¹⁶ POU, S., « Notes ethnobotaniques sur quelques plantes en usage au Cambodge » (en coll. avec J. E. Vidal, G. Martel), *BEFEO*, t. LV, 1969, pp. 171-232, pl. ; « Lexique des noms d'arbres et d'arbustes du Cambodge » (en coll. avec B. ROLLET), *BEFEO*, t. LX, 1973, pp. 177-162 ; « Les noms de plantes dans l'épigraphie khmère » (en coll. avec M. A. Martin), *ASEMI*, vol. XII, 1981 (1-2), pp. 3-73 ; « À propos du nom d'une plante *jīr* », *Seksa Khmer*, n° 5, 1982, pp. 55-

(avec Jean Ellul)¹⁷, de la magie (avec Ang Chouléan)¹⁸, de la cuisine¹⁹, de la musique (avec Giovanni Giurati)²⁰, ou des études spécifiques sur les termes d'origine siamoise, chinoise, indo-persane, ou vietnamienne qui ont été méthodiquement traduits et analysés dans des publications, parfois encore inédites²¹.

L'introduction se clôt par une courte présentation du dictionnaire (pp. xii-xiii) qui définit le projet de l'auteur. En premier lieu, rien d'exhaustif : faute d'avoir pu réunir une équipe de travail, tous les documents connus n'ont pas été exploités, et ce sont en quelque sorte les morceaux choisis d'une expérience de lecture personnelle qui ont été réunis. Second point qui n'est pas explicité, mais que l'on devine être lié au premier : les mots recensés ne sont pas référencés si bien qu'on ne sait de quels textes, manuscrits ou lapidaires, ils proviennent, à l'inverse du précédent dictionnaire du vieux khmer qui donnait un exemplier d'occurrences du terme pour chacune des notices²². Troisième point corollaire du précédent, l'orthographe donnée n'est pas celle, variable, de tel ou tel manuscrit, mais une orthographe normée d'après le khmer moderne, à l'exception de quelques variantes à vocation pédagogique présentées ici et là. Quatrième point, nulle vocation encyclopédique : pour chacun des termes réunis dans ce dictionnaire, madame Pou aurait pu excéder la ou les quelques lignes qu'elle leur consacre et leur dédier des pages entières. Il lui eut été loisible d'en donner l'étymologie, le sens vieux khmer, d'en relater les différents usages institutionnels ou religieux au cours de l'époque moyenne, reconstituant comme à son habitude un morceau de civilisation à partir d'un simple mot. L'auteur a choisi de n'en rien faire et le volume qu'il

60 ; « Comment nommer les espèces végétales nouvelles : le lexique khmer moyen », *Journal Asiatique*, t. 294, 2006 (2), pp. 373-407.

¹⁷ *IDEM*, « Vocabulaire Khmer relatif aux éléphants », *Journal Asiatique*, t. CCLXXIV, 1986, (3-4), pp. 311-402.

¹⁸ *IDEM*, « Vocabulaire khmer relatif au surnaturel » (en coll. avec Ang Chouléan), *Seksa Khmer*, n^{os} 10-13, 1990, pp. 59-129.

¹⁹ *IDEM*, « Khmer cuisine Vocabulary », *Kambodschanische Kultur*, n^o 4, 1992, pp. 50-60.

²⁰ *IDEM*, « Mahorī khmer : étude culturelle », *Cahiers d'études franco-cambodgiens*, n^o 5, 1995, pp. 1-23.

²¹ *IDEM*, « Recherches sur le vocabulaire cambodgien (III). Mots Khmers considérés à tort comme d'origine siamoise », *Journal Asiatique*, t. CCLV, 1967 (3-4), pp. 285-304 ; « Old Khmer and Siamese », *Kambodschanische Kultur*, n^o 2, 1988, pp. 37-48 ; préface à Michel ANTELME, *La réappropriation en khmer de mots empruntés par la langue siamoise au vieux khmer*, Patani, Prince of Songkla University, 1996, pp. 5-7 ; « Some chinese loanwords in Khmer » (en coll. avec P. N. Jenner), *Journal of Oriental Studies*, 1974, pp. 175-191 ; « Emprunts lexicaux khmers-moyens au monde indo-persan », *Journal Asiatique*, t. 296, 2008 (1), pp. 141-156 ; « vocabulaire comparé khmer-vietnamien », inédit, 40 ff.

²² *IDEM*, *Dictionnaire vieux-khmer-français-anglais. An Old Khmer-French-English Dictionary*, Paris, L'Harmattan, Les Introuvables, 2004, 732 p.

présente n'est donc pas la substantifique moelle des milliers de notes de bas de pages érudites éparpillées à travers la cent cinquantaine de publications savantes qu'on lui connaît. Il s'agit à l'inverse d'une formulation synthétique et didactique de ce qui est à retenir, évacuant « l'idée du simple mot-à-mot(s) » (p. xii) et le long exercice d'exégèse qui l'accompagne, au profit de la quête du sens, lissant donc volontairement les éventuelles aspérités que des recherches ultérieures auront tout le loisir de creuser, et ne donnant finalement l'étymologie des mots qu'en quelques occasions pour souligner l'importance d'un emprunt. Enfin, cinquième point, le dictionnaire inclut une partie du vocabulaire de la technique moderne introduite sous le Protectorat français (1863-1953) (machine, ferry, gramophone, etc.) et venue influencer les derniers feux de la tradition khmère moyenne.

Après une liste des abréviations utiles (pp. xv-xvi) vient une bibliographie sélective (pp. xvii-xx), puis les notices du dictionnaire regroupées en 53 signes qui suivent l'ordre alphabétique indien (pp. 1-284 : *q, a, ā, i, ī*, etc.). Le mot transcrit en translittération scientifique ouvre sur une définition qui vise à la concision en même temps qu'à la précision. Elle s'efforce de rendre accessible le sens d'un terme ou d'une expression en français par une économie de moyens. Des renvois d'une forme à l'autre constituant parfois deux entrées séparées permettent de vérifier qu'il s'agit d'un seul et même terme. Inversement certains termes apparentés qui auraient pu faire l'objet d'un renvoi sont restés distincts : ainsi de *mahāksetr* (p. 212) attesté dans l'épigraphie du XVI^e siècle, qui deviendra *pāñcaksetr* (p. 167) dans les textes institutionnels du XVII^e siècle²³. Les végétaux sont définis par leur nom botanique suivi de l'espèce à laquelle ils appartiennent (ex. « *sañtaek khmoc* : Plante venue d'Amérique, aux fleurs comestibles, *Cassia occidentalis* (Caesalp.) », p. 253). Une bibliographie des travaux de l'auteur publiés entre 1967 et 2012 (pp. 285-293) suivie de cinq photos d'estampages d'inscriptions lapidaires (pp. 297-305) viennent clore le volume.

Certains lecteurs seront sans doute déçus de ne pas être tenus informés des sources auxquelles l'auteur puise le mot, même si l'initié peut parfois les retrouver grâce aux outils déjà disponibles²⁴, à commencer par les propres

²³ Sur quoi voir BOURDONNEAU, Éric & MIKAELIAN, Grégory, « L'histoire longue du *Devarāja* : *Pañcaksetr* et figuier à cinq branches dans l'ombre de la danse de Śiva », [in] Emmanuel FRANCIS & Raphaël ROUSSELEAU (éds.), *Rāja-maṇḍala. Le modèle royal en Inde*, Paris, EHESS, *Puruṣārtha* n° 37, pp. 81-129.

²⁴ Pour l'épigraphie lapidaire, voir BAUER, Christian, *Epigraphic Middle Khmer. A Keyword-in-Context Index to non-IMA Inscriptions*, Berlin, Humbolt-Universität, Lecture Notes in Southeast Asian Philology n° 3, 2007, 114 p. et *Epigraphic Middle Khmer. A Keyword-in-*

index de l'auteur publiés à la fin de ses livres et de ses articles : ainsi la « troupe des pères, de mânes » (*pitaraṅ*, p. 174) est-elle mentionnée dans trois des *IMA*²⁵ sans qu'on sache d'ailleurs bien quel type d'entité spirituelle elle désigne précisément ; de même, les « Traditions » renvoyant à un « Texte du XVII^e s. relatant ces traditions sous la forme de récits et dialogues » (*daṃṇiṃ*, p. 153), réfèrent-elles à la *Loi sur les coutumiers des temps anciens*, collection de récits coutumiers qu'une habile fiction juridique des juristes réformateurs avait placé dans la bouche de la reine-mère²⁶ ; l'« oriflamme servant d'étendard aux bateliers » (*me lim*, p. 217) est quant à lui mentionné dans le *kram sruk*, autre loi du XVII^e siècle, lorsqu'il est question de la hiérarchie interne aux équipages²⁷ ; « Faire ses besoins (vulg.) » (*pāṃṇ sai*, p. 185), terme d'origine chinoise, vient du *Cpāp' cint* (ms. EFEO O. 240), le premier code didactique conçu par un métis chinois à l'intention de ses congénères pour favoriser leur intégration, sans doute composé entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle²⁸.

Mais, parfois, le doute saisit : l'institution du « prince héritier » (*yuvarāj*, p. 222) dont on sait qu'il apparaît de manière furtive dans le corpus des inscriptions²⁹ serait-il attesté plus tardivement dans quelques manuscrits ? Pour revenir aux textes institutionnels du XVII^e siècle, les « ancêtres du village » (*cās' sruk*, p. 97), ont-ils bien été, dès l'origine, « synonymes de *qnak tā* » (génies chthoniens) ? Si tel est sans doute le cas à partir de la basse époque moyenne durant laquelle paraît justement émerger cette nouvelle catégorie de génies chthoniens, qui coexistent dès lors avec les *me sa*, il semble que rien de tel n'apparaisse encore lorsqu'ils sont mentionnés pour la première fois dans les sources du XVII^e siècle, où ils désignent simplement l'autorité villageoise.

D'autres termes stimulent la curiosité scientifique : dans combien de manuscrits cette épithète suggestive de Śiva, « porteur de Śakti, i.e. Umā » (*draṅ' sākt*, p. 154) se trouve-t-elle mentionnée et peut-on dater, même

Context Index to the Middle Khmer Inscriptions at Angkor Wat ("IMA"), 1566-1747, Berlin, Humbolt-Universität, Lecture Notes in Southeast Asian Philology n° 4, 2011, 272 p.

²⁵ *IMA* 3 (1579), A, l. 64 et B, l. 24 ; *IMA* 6 (1599), A, l. 8, 40 ; *IMA* 17 (1632), l. 35.

²⁶ *Cpāp' duṃṇiṃ bī purān*, ms. EFEO P23/P11 commenté [in] MIKAELIAN, G., *La royauté d'Oudong. Réformes institutionnelles et crise du pouvoir dans le pays khmer du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2009, 374 p.

²⁷ MIKAELIAN, G., « La gestion administrative [...] », *loc. cit.*, p. 122, note 115.

²⁸ KHENG, Sok Leng, *Recherches sur les représentations des Chinois et des Sino-Khmers dans la société cambodgienne à travers la littérature didactique tardive : le cpāp' cint et le cpāp' kūn cau cin (fin XVIII^e siècle – première moitié du XX^e siècle)*, Phnom Penh-Paris, Université royale des Beaux-Arts / INALCO, mémoire de master 2, 2017, 92 + XXI p.

²⁹ *K. 258* au XII^e s. et *K. 569* au XIV^e s., cf. POU., S., *Dictionnaire vieux khmer [...]*, *op. cit.*, p. 571.

approximativement, l'usage de cette formule ? Dans quels textes apparaît ce « génie des eaux vénéré des pêcheurs » (*payāp*, p. 173) ? Quels sont les contextes qui voient l'usage de l'expression « avoir des yeux sans voir » (*bhnaek mnās*’, p. 209) avant son réemploi, dans un tout autre sens, sous le régime des Khmers rouges ? Les « yeux d’ananas » – soit le sens littéral de *bhnaek mnās*’ – deviennent alors synonymes du dispositif de surveillance panoptique que met en place l’Aṅkār, dont les multiples yeux ne peuvent rien ignorer. Et dans quels manuscrits sont évoquées les « divinités habitant dans les arbres » (*rukkhadevatā*, p. 232), quelle était leur représentativité parmi les déités de l’époque moyenne et à quelles pratiques sociales renvoyaient-elles ?

On pourrait ainsi multiplier les exemples par lesquels l’auteur pique au vif la curiosité de ses lecteurs, rendus avides de références, de contextes historiques et sociaux, ou d’indications sur la fréquence d’un mot. Chacun d’entre eux ramené à son domaine de compétence ainsi qu’à ses insuffisances aura bien sûr ses propres interrogations. Il lui faudra alors méditer les paroles introductives de l’auteur : si ce dernier a fait le choix de ne pas en dire plus, c’est qu’il y avait « un premier pas à faire, et des jalons à poser. C’est dans cet esprit qu’on pourra saisir avec profit l’étendue de l’ouvrage » (p. xii).

Ajoutons que cela ne doit pas masquer l’essentiel. Nul arbitraire dans ces définitions qui sont le fruit d’une érudition savante exceptionnelle, même si l’on y trouve bien sûr le résidu subjectif inhérent à la pratique des sciences humaines. Une longue fréquentation des écrits de l’auteur enseigne qu’aucune des interprétations sémantiques qu’il apporte n’est gratuite. Elles procèdent d’une navigation comparative au long cours dans un océan de textes méconnus qui reste inégalée. La nécessaire subjectivité qui les accompagne est issue, on n’aura garde de l’oublier, de la tradition palatiale du dernier palais des rois khmers. Pour toutes ces raisons sa contribution nous est infiniment précieuse.

Grégory MIKAELIAN

Jonathan PADWE, *Disturbed forests, fragmented memories. Jarai and other lives in the Cambodian highlands*, Washington, University of Washington Press, 2020, 256 p.

Jonathan Padwe, professeur d'anthropologie à l'université d'Hawaï, est titulaire d'un doctorat de l'université de Yale. Après avoir mené des enquêtes de terrain en Amérique du Sud, notamment sur des pratiques de chasse et l'utilisation de ressources naturelles au Paraguay, il s'est intéressé au lien entre changements environnementaux et sociaux sur les hauts plateaux de l'Asie du Sud-Est continentale. Ses dernières recherches ont donné lieu à une série de publications traitant des manières dont les habitants du Nord-Est cambodgien ont articulé des politiques ethniques changeantes, ainsi que des transformations écologiques et économiques à travers le temps³⁰.

Dans *Disturbed forests, fragmented memories*, qui s'inscrit dans la continuité de ses précédents travaux, l'anthropologue environnemental met en lumière comment des habitants jarais des hautes terres du Cambodge ont composé, à travers le temps, avec des paysages altérés et altérant ceux qui les habitent. Pour ce faire, J. Padwe a cheminé avec ses guides et compagnons de route montagnards vers leurs essarts, dans les forêts, mais aussi à travers les quasi-villes périphériques de la province de Ratanakiri, attentif à leurs gestes et explications³¹. Ce sont des extraits de ces moments partagés qui ouvrent les chapitres, permettant au lecteur non seulement de se projeter sur le terrain, mais aussi de se mettre dans la peau de l'ethnographe, puisqu'ils donnent une idée des relations complexes dans lesquelles celui-ci se voit engagé.

L'entrée en matière s'effectue par une esquisse du paysage du Nord-Est cambodgien qui se précise graduellement pour focaliser sur le village de Tang Kadon, ses habitants et leur quotidien. L'auteur se penche ensuite sur

³⁰ E.g. PADWE, Jonathan, « Customary law, traditional authority and the ethnicization of rights in highland Cambodia » [in] BOURDIER, Frédéric (ed.), *Development and dominion: Indigenous peoples of Cambodia, Vietnam and Laos*, Bangkok, White Lotus, 2009, pp. 325-362 ; PADWE, Jonathan, « Cashews, cash and capitalism in Northeast Cambodia » [in] Caroline HUGHES & UN Kheang, *Cambodia's economic transformation*, Copenhagen, NIAS Press, 2011, pp. 123-153 ; PADWE, Jonathan, « Highlands of history: Indigenous identity and its antecedents in Cambodia », *Asia Pacific Viewpoint*, 54 (3), 2013, pp. 282-295.

³¹ J'emploierai le terme 'montagnard' pour traduire le générique 'highlander' choisi par l'auteur car il figure parmi les termes les moins historiquement chargés (p. xiv). Il faut le distinguer du vocable 'montagnard' utilisé par les Français à l'époque coloniale pour désigner les habitants des hauts plateaux, appellation ensuite reprise par les forces militaires américaines et aujourd'hui investie d'une dimension politique anti-régime et pro-américaine.

l'évocation de raids esclavagistes qui remontent au XIX^e siècle et ont contribué à l'installation des villageois de Tang Kadon sur leurs terres actuelles. Le troisième chapitre 'introductif' ne se satisfait pas de déconstruire des représentations aussi stigmatisantes que tenaces des habitants montagnards, mais montre aussi comment des personnes jarais se positionnent aujourd'hui face à ces images qui leur paraissent étranges. On entre alors dans le vif du sujet, chacun des chapitres suivants abordant des façons dont les Jarais ont géré et été marqués par les bouleversements infligés au paysage de Ratanakiri dans un contexte historique donné : développement de grandes plantations sous le régime du Sangkum, bombardements américains de la Seconde Guerre du Vietnam, subjugation des terres en rizières carrées par les Khmers rouges et restauration d'une riziculture viable d'après-guerre.

L'auteur annonce que l'organisation du livre reflète le caractère fragmentaire des éléments d'histoire glanés au fil de ses recherches, mais c'est surtout son style d'écriture composite qui exprime ce morcèlement. Le langage raffiné, qui donne toute leur puissance aux vignettes ethnographiques, alterne avec une terminologie technique, notamment du domaine agronomique, et un vocabulaire plus courant en sciences humaines et sociales. Si les descriptions précises des arbres rappellent *Les paysans de la forêt* d'un Jean Boulbet³², on retrouve dans la présentation des villageois de Tang Kandon des airs de la fresque sociale des Mnong de Sar Luk que Georges Condominas peint dans *Nous avons mangé la forêt*³³. Le travail anthropologique que nous livre Jonathan Padwe s'inscrit ainsi dans la suite de ces monographies, dorénavant classiques, d'avant-guerre. À celles-ci s'ajoutent l'œuvre prolifique de Jacques Dournes sur les Jarais – tout particulièrement sur leur littérature orale et leur botanique – et la description fine du quotidien d'essarteurs brao de Ratanakiri de Jacqueline Matras-Troubetzkoy³⁴. *Disturbed forests, fragmented memories* vient également enrichir les recherches qui ont repris le fil ethnographique dans cette région après de longues années de guerre, en revenant sur les débris laissés par ces temps turbulents³⁵. On peut cependant

³² BOULBET, Jean, *Paysans de la forêt*, Paris, EFEO, 1975, 146 p.

³³ CONDOMINAS, Georges, *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo. Chronique de Sar Luk, village mnong gar*, Paris, Mercure de France, 2003, 502 p.

³⁴ E.g. DOURNES, Jacques, *Pötao : une théorie du pouvoir chez les Indochinois jörai*, Paris, Flammarion, 1977, 365 p. ; MATRAS-TROUBETZKOY, Jacqueline, *Un village en forêt : l'essartage chez les Brou du Cambodge*, Louvain, Peeters Publishers, 1983, 438 p.

³⁵ BAIRD, Ian G, *Rise of the Brao: Ethnic minorities in Northeastern Cambodia during Vietnamese occupation*, Madison, University of Wisconsin Press, 2020, 392 p. ; BOURDIER, Frédéric, *Ethnographie des populations indigènes du Nord-Est cambodgien. La montagne aux pierres précieuses (Ratanakiri)*, Paris, L'Harmattan, 2009, 287 p. ; UK, Krishna, *Salvage:*

regretter que ces travaux voisins, ainsi que des références théoriques importantes, ne soient pas plus explicitement et systématiquement intégrés, nombre d'auteurs restant relégués aux notes de fin de texte.

Un point particulièrement intéressant du livre se retrouve dans la réflexivité de l'auteur lorsqu'il met en avant à bon escient l'impact que son identité – d'homme américain, mais aussi de jeune père de famille – a pu avoir sur ses recherches. Les tensions qu'il a ressenties en discutant avec des personnes qui ont connu la guerre du Vietnam contribuent à mieux comprendre les perspectives jarais sur le rôle joué par les États-Unis dans ce conflit dévastateur. Par ailleurs, Padwe regrette le contact plus limité qu'il a eu avec les femmes de Tang Kadon. Même si cette restriction ne l'a aucunement empêché de dresser des portraits sensibles et hauts en couleurs de villageoises jarais (pp. 124-27), elle explique peut-être que les responsabilités des femmes, notamment en lien avec tout ce qui touche au riz, restent relativement absentes de sa description. En revanche, et sans qu'il ne l'ait explicité, on peut considérer que l'identité masculine de l'auteur a facilité, voire a rendu possible, l'ethnographie itinérante par monts, vaux et forêts. Nous avons en effet pu constater lors de nos propres recherches en terre bunong, dans la province de Mondul Kiri, au sud de Ratanakiri, qu'il n'était pas évident pour une femme de partir en forêt avec les hommes : une origine occidentale n'estompait pas le fait d'être une femme, comme ce fut pourtant le cas dans d'autres situations. Ceci laisse entendre que la perception de la forêt dense comme espace en dehors du contrôle humain, dans lequel s'aventurent seulement des hommes, relatée par J. Padwe (p. 78), était bien prépondérante.

À un niveau historique, l'auteur nous offre de fines données, minutieusement assemblées, qui viennent combler le vide relatif subsistant à propos du passé des habitants des hautes terres de l'actuel nord-est cambodgien tout en nuançant l'image souvent simpliste des « minorités ethniques/autochtones » du pays.³⁶ En situant des villages par rapport à la grande plantation d'hévéa

Cultural resilience among the Jorai of Northeast Cambodia, Ithaca & Londres, Cornell University Press, 2016, 230 p.

³⁶ Parmi les travaux remédiant à cette lacune, il s'agit de relever le précieux travail de Mathieu Guérin sur l'époque coloniale et celui de Sara Colm et Sorya Sim sur les années khmères rouges dans le Nord-Est (GUÉRIN, Mathieu, *Paysans de la forêt à l'époque coloniale. La pacification des aborigènes des hautes terres du Cambodge*, Rennes, Association d'Histoire des Sociétés Rurales, 2008, 356 p. ; COLM, Sara & SIM, Soraya, *Khmer Rouge purges in the Mondul Kiri highlands. Region 105*, Phnom Penh, Documentation Center of Cambodia, 2007, 123 p.). À ces travaux historiques s'ajoutent ceux des anthropologues mentionnés ci-dessus, qui ont à leur tour contribué à donner une idée plus précise et complexe des rôles joués par les habitants des hautes terres dans l'histoire récente de la région. Notons également la publication prochaine de

qui avait entraîné des déplacements forcés et de violentes répressions, en retraçant les impacts des bombardements américains et en localisant d'anciennes bases khmères rouges, l'auteur met en lumière les conjonctures qui ont contribué à des dynamiques historiques, tel l'enrôlement de nombreux Jarais aux côtés de Pol Pot au cours des années 1960. Il nous permet de mieux comprendre la spécificité des destins de ceux qui se trouvent au centre de son travail et, ainsi, de réfléchir de façon plus nuancée à des contextes proches, mais différents, tel celui du Mondulkiri voisin. Alors que les habitants de cette région se trouvaient également sous gouvernement militaire, ils semblent avoir été moins brutalement affectés par les déplacements forcés et, à la fin des années 1960, ils vivaient plus éloignés des principales bases khmères rouges. En revanche, ils se trouvaient à proximité de camps militaires américains, situés de l'autre côté de la frontière, au Vietnam du Sud. Ces contingences géographiques ont eu un impact immense sur les trajectoires des habitants de ces zones et sur leurs descendants³⁷.

À une échelle plus théorique, Padwe reconnaît ses dettes vis-à-vis des figures illustres de l'université de Yale où il a été formé, tout en développant son propre point de vue et non sans manquer de critique à leur égard. Il remet ainsi en question l'idée défendue par James Scott, dans *L'art de ne pas être gouverné*, selon laquelle les habitants de la montagne sud-est asiatique cherchaient à échapper aux centres de pouvoir des plaines³⁸. À partir d'un rituel et d'histoires relatant l'installation des ancêtres des villageois de Tang Kadon sur leurs terres actuelles, l'auteur décrit le rapport de ses interlocuteurs jarais à l'esclavage comme étant ambigu et leur image des relations historiquement entretenues avec les pouvoirs environnants comme valorisant l'alliance plutôt que l'évasion. Le lien d'alliance (*jiang*) qui aurait connecté le détenteur de pouvoir jarai (*koa*), dont les gens de Tang Kadon s'étaient faits les clients, et le roi du Siam est discuté en détail. On aurait cependant souhaité que l'auteur prenne plus clairement position vis-à-vis des relations entre les Pötao jarais et le roi du Cambodge, décrits dans la charte de Sambok (1602),

BOURDIER, Frédéric, *Temps de guerre, temps de révolte chez les populations autochtones du Cambodge. L'établissement de la première assise populaire du mouvement khmer rouge dans la province de Ratanakiri (1967-1971)*, Paris, L'Harmattan, à paraître.

³⁷ À titre comparatif, voir SCHEER, Catherine, « When the spirits get angry God gains in popularity : Exploring the emergence of Bunong Protestantism in the highlands of Cambodia », *Aséanie*, n° 28, 2011, pp. 45-72.

³⁸ SCOTT, James C., *The art of not being governed: An anarchist history of upland Southeast Asia*, New Haven, Yale University Press, 2010, 464 p.

ne serait-ce que pour relever leur absence dans les récits de ses interlocuteurs³⁹. Dans sa conclusion, Padwe propose de lire l'évocation contemporaine du lien passé avec un homme puissant comme le rappel d'une position de force, valorisée à un moment où les Jarais se trouvent dans une situation de vulnérabilité, marquée par la perte croissante d'accès à la terre. Cette interprétation aurait mérité d'être approfondie, notamment parce qu'elle soulève la question de savoir comment la valorisation d'une position de dominants qu'elle attribue aux Jarais s'articule à la position de dominés qui se trouve au fondement des discours de droits des minorités ethniques/autochtones véhiculés sur les hautes terres, notamment par le biais d'organisations non-gouvernementales.

Parmi les passages les plus enrichissants du livre figurent ceux qui font honneur au parti pris de l'auteur d'entrer dans la matière par le biais du paysage. L'analyse de la violence des modèles rigides de la plantation à l'époque du Sangkum (ch. 3) et de la « rizière carrée » sous les Khmers rouges, opposés au processus de négociation qui marquaient l'agriculture de montagne (et la riziculture irriguée des plaines), s'inscrit dans la continuité des analyses de Michael Dove⁴⁰ et de James Scott⁴¹ sur l'imposition de l'État par le biais de l'organisation de l'espace, notamment par la stigmatisation de l'essartage. Elle fait également écho aux réflexions d'Anna Tsing et de ses collègues sur la simplification radicale qu'impose la plantation⁴². Toute l'originalité du travail de Padwe émerge cependant lorsqu'il approche le paysage comme « technologie de mémoire » (p. 15). Dans « Ecologies of invasion », la présence d'une plante qui pousse comme une mauvaise herbe amène une femme jarai, en train de débroussailler son champ, à évoquer des « fleurs tombées du ciel » à l'époque de la guerre du Vietnam (p. 127ff). Il en découle une passionnante discussion sur cette plante, bien adaptée aux terres

³⁹ LECLÈRE, Adhémar, « Mémoire sur une charte de fondation d'un monastère bouddhique où il est question du Roi du Feu et du Roi de l'Eau », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, n° 4, 1903, pp. 369-378. Pour un traitement plus détaillé de cet aspect voir PADWE, Jonathan, « Hrin à l'âme de guêpe : Chasse et 'relations extérieures' dans la littérature orale jarai », traduit par Mathieu Guérin, *Péninsule*, n° 66, 2013(1), pp. 133-159 et MIKAELIAN, Grégory, « Le souverain des Kambuja, ses neveux jörai, ses dépendants kuoy et pear. Un aperçu de la double légitimation du pouvoir dans le royaume khmer du XVII^e siècle », *Péninsule*, n° 71, 2015, pp. 35-76.

⁴⁰ DOVE, Michael R. « Theories of swidden agriculture, and the political economy of ignorance », *Agroforestry Systems*, n° 1, 1983, pp. 85-99.

⁴¹ SCOTT, James C., *Seeing like a State: How certain schemes to improve the human condition have failed*, New Haven, Yale University Press, 1999, 464 p.

⁴² HARAWAY, Donna ; ISHIKAWA, Noboru ; GILBERT, Scott F. ; OLWIG, Kenneth ; TSING, Anna L. & BUBANDT, Nils, « Anthropologists are talking – About the Anthropocene », *Ethnos*, n° 81(3), 2016, pp. 535-564.

abîmées, qui a atterri là en se décollant des patins d'un hélicoptère. Padwe décrit le choix de l'appeler « épine américaine » en jarais comme produit de conjonctures historiques, le nom reflétant les relations incarnées par la plante aux yeux des Jarais. Dans « Garden-variety histories », l'auteur met en avant le rôle ignoré mais crucial des paysans jarais dans la « récupération » d'une riziculture mise à mal par les Khmers rouges. Si aujourd'hui des centaines de variétés de riz sont à nouveau cultivées à Ratanakiri, ceci est dû, en grande partie, à la circulation et aux échanges ordinaires de semences. Ces précieuses pratiques usuelles et peu verbalisées contrastent avec l'effort scientifique coordonné et héroïsé des politiques de « restauration » mises en œuvre en collaboration avec des organisations internationales dans les basses terres.

L'un des regrets majeurs que procure la lecture de ce livre est sa fin trop précoce. C'est en conclusion du livre, mais aussi dans les dernières lignes de plusieurs chapitres que Padwe accorde le plus de place aux transformations, voire aux destructions du paysage, auxquelles ses interlocuteurs jarais faisaient face au cours de ses recherches. La désorientation que son ami et collaborateur ressentait au sein des rangées uniformes d'une concession sur laquelle poussaient des arbres d'hévéa, les conflits fonciers qui s'esquissaient entre les villageois de Tang Kadon et leurs voisins, mais aussi l'influence croissante, hâtivement qualifiée de « lente » (p. 9), de religions conquérantes tel le christianisme, sont des aspects qui mériteraient plus d'attention. Il reste donc à espérer que J. Padwe décrive, dans de prochains écrits, comment les relations contemporaines de ses interlocuteurs et compagnons de route jarais sont affectées et affectent les altérations de leur espace qui prennent des dimensions de plus en plus importantes.

Catherine SCHEER

II. ÉTUDES VIÊTNAMIENNES

Amandine DABAT, *Hàm Nghi. Empereur en exil, artiste à Alger, Paris, Sorbonne Université Presses, 2019, 544 p.*

Dans un ouvrage consacré à Louis XIV, Philippe Beaussant énumérait quatre types de portraits de princes attirés par les arts⁴³. Le prince peut être un amateur éclairé qui aime l'art pour son propre plaisir ; il peut aussi pratiquer l'un des beaux-arts tel Frédéric II de Prusse, mais ne jamais mêler art et politique ; un prince peut également établir une passerelle entre son règne et son amour du beau, comme François I^{er} qui multiplia les constructions architecturales⁴⁴ et réussit à attirer Léonard de Vinci en France ; enfin, le Prince peut développer les arts afin qu'ils participent à la gloire de son règne comme Néron⁴⁵ qui fut musicien, poète et tragédien⁴⁶, ou Louis XIV.

Hàm Nghi ne correspond pas à cette typologie car les circonstances qui ont fait de lui un artiste sont très différentes de celles qui ont poussé les souverains évoqués ci-dessus à s'intéresser à l'art. Il pourrait appartenir à une cinquième catégorie regroupant les Princes déchus de leurs fonctions politiques, exilés pendant des dizaines d'années au cours desquelles ils se sont découvert une sensibilité artistique. Jusqu'à présent, les historiens se sont peu intéressés à la deuxième vie de ces souverains exilés par la France, Duy Tân et Hàm Nghi pour l'Indochine. Cet oubli vient d'être réparé avec l'excellent ouvrage d'Amandine Dabat qui donne à voir un individu aux multiples facettes. De façon assez curieuse, ses actions et l'éducation qu'il a reçue peuvent être à la fois revendiquées par la France coloniale du premier vingtième siècle ou le Vietnam en 2020. Pourquoi un empereur déchu, incarnant l'Ancien régime féodal, serait-il un héros selon l'actuel gouvernement du Vietnam ? Si de nombreux historiens français ou vietnamiens citent Hàm Nghi dans leurs travaux, peu le connaissent aussi bien qu'Amandine Dabat. De nombreuses zones d'ombre entouraient cette personnalité et ont contribué à créer une légende : il aurait été toute sa vie un adversaire acharné des Français.

⁴³ BEAUSSANT, Philippe, *Louis XIV artiste*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2005, pp. 7-9.

⁴⁴ LE FUR, Didier, *François I^{er}*, Paris, Perrin, 2018, p. 881.

⁴⁵ BURGEON, Christophe, *Néron, l'empereur artiste*, Paris, Ellipses, Biographies et mythes historiques, 2019, 312 p.

⁴⁶ Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVI, 20-21.

L'ouvrage que nous présentons ici est construit en 4 chapitres organisés en autant de séquences chronologiques.

Le premier chapitre analyse les circonstances de sa chute en 1888 et son installation en Algérie en tant que déporté politique en 1894. Le second porte sur la création des réseaux de sociabilité, politique, militaire et artistique en Algérie et en France entre 1895 et 1903 ; ces années sont fondamentales car Hăm Nghi renonce définitivement au trône d'Annam et semble s'accommoder de cet exil forcé. Le troisième propose deux portraits d'acteurs qui ont gravité autour du souverain déchu entre 1890 et 1917 : Charles Gosselin tout d'abord, mi-soldat mi-aventurier qui essaie de tirer profit du Prince d'Annam pour sa fortune personnelle ; Judith Gautier (la fille de Théophile Gautier, à laquelle son père avait fait apprendre le chinois⁴⁷) ensuite, poétesse qui conçut une pièce de théâtre mettant en scène la vie de ce Prince d'Annam vaincu et déporté. Le quatrième chapitre couvre les années 1904-1944 qui ont vu la transformation d'un déporté politique en prince profrançais ; cette métamorphose rappelle celle de l'ex-empereur Duy Tân, déplacé à l'île de la Réunion entre 1916 et 1946. Tous deux ont accepté leur perte de pouvoir, n'ont pas conspiré contre la France et mieux encore, lui ont proposé leur aide au début de la Grande Guerre pour Hăm Nghi et pendant la Seconde Guerre Mondiale pour Duy Tân. Aucun de ces deux acteurs de l'histoire du Vietnam ne s'est enfermé dans une forme de résistance isolée contre la III^e République ; tous les deux ont développé des stratégies leur permettant de dépasser ce traumatisme et de faire surgir de nouvelles compétences. Leur dignité et leur capacité de résilience ont contribué à leur conférer l'image de souverains potentiels au moment où la puissance coloniale cherchait des dignitaires Vietnamiens ayant une stature de chef d'État. Cette enquête minutieuse repose sur l'analyse d'archives privées inédites⁴⁸, des lettres surtout, et l'étude d'un grand nombre d'œuvres d'art, tableaux et sculptures réalisés par Hăm Nghi lui-même. Amandine Dabat reconstitue alors l'emploi du temps de celui qui a décidé de s'appeler « Prince d'Annam » jusqu'à la fin de ses jours.

Une bonne moitié de ce livre est consacrée à la deuxième vie du Prince d'Annam, non pas l'homme politique qu'il fut brièvement, mais l'artiste qu'il devint par la force des choses. C'est par le second aspect de sa vie que nous allons commencer cette recension. L'ouvrage consacré à Hăm Nghi offre une analyse très approfondie des multiples talents que l'exil a révélés. Musicien

⁴⁷ BRICARD, Isabelle, *Saintes ou pouliches, l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1985, pp. 25 & 99-100. [N.d.l.r.]

⁴⁸ Charles Fourniau ne les connaissait pas ; il déplorait leur absence qui nuisait à la connaissance très fine du personnage.

comme Duy Tân, élève de Rodin pour la sculpture et peintre confirmé, voilà un bref aperçu des capacités techniques maîtrisées par Hâm Nghi. Cet exilé politique se découvre par hasard des talents pour le dessin. Ses aptitudes sont alors perfectionnées par un peintre orientaliste français d'Alger (p. 180). Hâm Nghi s'investit dès lors totalement dans la peinture et la sculpture, compensant son isolement et sa privation de liberté par une accumulation de travail. Amandine Dabat a rassemblé une très riche iconographie, quasi exhaustive, de l'œuvre picturale du Prince d'Annam réalisée entre 1895 et 1903. C'est en plein air qu'il s'installe pour s'inspirer directement de la nature proche de son domicile, mais contrairement aux peintres de l'école de Barbizon, ce ne sont pas les scènes de travaux agricoles, de péniches ou de trains qui l'inspirent⁴⁹. La nature qu'il reproduit le plus souvent est vide d'hommes.

Le seul mouvement qui anime la végétation provient des éléments naturels tels le vent ou la course du soleil. Hâm Nghi cherche à saisir la lumière produite par le soleil à un moment bien précis de la journée, reproduisant les expériences picturales de Claude Monet⁵⁰. Comme ses tableaux ne représentent pas fidèlement la réalité mais la sensation produite par le paysage, le Prince d'Annam inscrit sa démarche dans celle des Impressionnistes⁵¹ des Nabis et de Gauguin (figures 89 et 91).

Étant donné que l'artiste est Vietnamien, Amandine Dabat scrute les traces réelles de ce pays sur les toiles ; en l'absence d'éléments probants, l'auteur nous invite à imaginer que l'arbre isolé dans la campagne d'Alger est l'artiste lui-même, souffrant d'isolement et de nostalgie. Ce peintre vietnamien est bien plus qu'un amateur éclairé car il a bénéficié de l'appui de ses réseaux de relations parisiens pour exposer ses œuvres à trois reprises dans la capitale, en 1904, 1909 et 1926. Le chemin parcouru est impressionnant entre le quasi mutisme de la presse en 1904 et le succès rencontré en 1926, succès dont se font l'écho plusieurs journaux parisiens et nord-africains. Hâm Nghi n'est pas un artiste isolé, loin de là, car il rencontre Rodin, son maître en sculpture, et le peintre japonais Foujita.

Mais il n'est pas attiré par les avant-gardistes dans les années 1920-30 : ni la révolte dadaïste ni le surréalisme ne captent son attention au point de modifier ses toiles. Ses sujets champêtres n'ont pas de point commun avec les figures humaines stylisées et le réalisme quotidien des œuvres de Modigliani ou de Dufy, réalisées dans l'entre-deux-guerres alors que Hâm Nghi est en contact avec des galeries d'art et vient exposer à Paris en 1926. Ce désintérêt pour

⁴⁹ PAQUOT, Thierry, « D'un genre pictural à un patrimoine immatériel », [in] T. PAQUOT (éd.), *Le paysage*, Paris, La Découverte, 2016, p. 75.

⁵⁰ BRUNTSCHWIG, Colette, « Sur Claude Monet », *Lignes*, vol. 38, n° 3, 1999, p. 131.

⁵¹ PAQUOT, Thierry, « D'un genre pictural à un patrimoine immatériel », *op. cit.*, p. 77.

l'avant-garde viendrait d'une volonté délibérée de puiser son inspiration dans le passé, époque idéalisée car étant celle où Hâm Nghi était au pouvoir. Ses œuvres sur la campagne ou le bord de mer sont intemporelles ; elles ne témoignent pas des transformations qui affectent toutes les activités humaines et contribuent à modeler de nouveaux paysages, y compris dans les espaces ruraux algériens pour lesquels Benjamin Stora n'hésite pas à parler de véritable bouleversement⁵². Il n'y a ni vignoble ni machinisme agricole sur les rares toiles montrant les travaux des paysans en Algérie (p. 456) : la main-d'œuvre est nombreuse et les activités traditionnelles, stocker le blé après la moisson ici. Ses marines sont paisibles, très loin de l'activité du port d'Alger avant 1940. L'occupation de l'Algérie par la France n'est pas visible hormis un tableau représentant une tête de spahi (p. 160).

Après l'œuvre picturale de Hâm Nghi, le second thème de cette étude porte sur la dimension politique de l'homme et les liens que l'ancien empereur d'Annam a ou aurait conservés avec sa patrie et ses sujets, en dépit des onze mille kilomètres qui le séparaient d'eux. Amandine Dabat clôt la discussion et les hypothèses autour de sa prétendue aura de résistant antifrançais. Les thuriféraires nationalistes de l'ex-empereur en seront pour leurs frais : aucun nouveau document ne permet d'accréditer la thèse d'un résistant anticolonial. Privé de son pouvoir par la III^e République, déporté jusqu'à sa mort en 1944 à Alger, le Prince d'Annam a lui-même contribué à sortir de l'Histoire. Il abandonne son nom de règne au profit d'un titre à connotation coloniale. En effet, depuis 1883, l'Annam n'est plus que le nom désignant le centre du Vietnam, en passe d'être entièrement conquis par les Français. Le nom qu'il s'est choisi rappelle son origine géographique, il est né à Hué, et dynastique, contrairement à Duy Tân qui est appelé par ses proches, prince Vinh San⁵³, après sa destitution par les Français en mai 1916. Pourtant, tout au long de son existence, Hâm Nghi est très attentif aux écrits le concernant : il n'hésite pas à réécrire sa fiche biographique figurant dans un catalogue d'exposition de peinture en 1926, car les événements concernant ses années de résistance ne correspondent pas à sa vérité (p. 480). Même s'il a décidé qu'il ne jouerait plus aucun rôle politique, Hâm Nghi refuse de voir son histoire être déformée, plus de trente ans après les faits. Mais sa correspondance privée ne contient aucun élément attestant du fait qu'il aurait tenté d'une façon ou d'une autre de récupérer son royaume. Le Prince d'Annam n'a engagé aucune action lui permettant de rejoindre sa patrie et de récupérer son trône.

⁵² STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1945)*, Paris, La Découverte, Collection Repères, 2006, p. 42.

⁵³ NGUYEN Phuoc Bao Van, *Duy Tân, empereur d'Annam exilé à l'île de la Réunion*, l'Harmattan, 2001, p. 133.

Hàm Nghi essaie-t-il de négocier un hypothétique retour en Annam quand il propose ses services à la Troisième République au début de la Grande Guerre ou participe aux emprunts de la Défense nationale en 1916 (p. 364) ? Sa correspondance privée ne permet pas de confirmer cette théorie alors que la réponse est positive dans le cas de Duy Tân, entré en Résistance auprès des Gaullistes en 1943⁵⁴. Si leur entourage colonial les voit comme d'anciens chefs d'État, seul Duy Tân imagine un autre avenir que celui de captif *ad vitam aeternam*. Alors que sa destitution est définitive pour Hàm Nghi, elle n'est que temporaire pour Duy Tân et peut déboucher sur une belle opportunité si la France accepte ses services. Mais Hàm Nghi meurt alors que l'amiral Decoux tient encore l'Indochine tandis que Duy Tân disparaît dans un accident d'avion le 26 décembre 1945, quatre mois après l'abdication de Bảo Đại.

Le lecteur constatera avec force détails et anecdotes que Hàm Nghi a été façonné par l'administration coloniale pour devenir un « bon républicain » entre 1889 et 1891 (pp. 48 et 54), ce qu'il accepte assez rapidement. Celui qui devait devenir un prince profrançais endosse le costume européen et apprend la langue de Molière mais se détourne totalement de la vie politique. L'analyse de milliers de lettres présentée dans cet ouvrage démontre clairement comment Hàm Nghi est ainsi passé d'une courte phase de résistance à une longue période de collaboration. Sa fidélité à la France lui permet même de faire décorer l'un des jeunes Indochinois qu'il a côtoyé à Alger. Hàm Nghi nous est présenté comme le prototype de l'élite vietnamienne, imprégné de culture européenne alors qu'il était captif. Cette stratégie d'accommodement du Prince d'Annam en exil s'apparente à celle de Duy Tân entre 1916 et 1945, qui avait reçu une éducation musicale à Hué pendant son adolescence et mit à profit son temps libre pour s'adonner au violon et jouer dans un orchestre symphonique⁵⁵.

Une définition du verbe « s'accommoder » (p. 104) peut être utilement ajoutée à cette étude. Il s'agit de la capacité d'adaptation à une contrainte extérieure pour en faire une force ; elle permet de conserver une situation ou bien de se voir attribuer une promotion. Hàm Nghi, qui est à la fois colonisé et exilé, décide d'adopter la culture française et le mode de vie des élites. Il est intégré à des réseaux de sociabilité et participe à des activités qui font de lui un prince francisé, dont le tennis et la chasse. Les sports avaient une autre vertu dans ce contexte colonial : ils permettaient d'intégrer Hàm Nghi à des réseaux de sociabilité coloniale pour l'occuper et le surveiller. Le but ultime

⁵⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁵⁵ *Ibid.*, *loc. cit.*, p. 135.

étant de faire de ce chef d'État captif un représentant de la culture française, Hà̀m Nghi a donc été façonné par la « mission civilisatrice » française, d'autant plus facilement qu'il a fait le choix de ne plus résister.

Mieux encore, il apprend le français, les sports modernes et participe à des compétitions. L'auteur a cependant confondu sport et gymnastique alors que ce sont deux types d'activités bien différentes à cette époque. La gymnastique est une activité physique non compétitive, souvent réalisée pour s'amuser, s'embellir, pour se faire valoir individuellement⁵⁶. Alors que le sport est une classe de pratiques à dominante agonistique⁵⁷, l'exercice physique est principalement réalisé dans le but de vaincre un adversaire. C'est le cas de l'escrime (p. 97) et du tennis (p. 141) auxquels Hà̀m Nghi s'adonne très tôt après son arrivée à Alger, mettant à profit sa période d'exil forcé pour découvrir de nouvelles activités. Nous pouvons remarquer une certaine similitude avec de Duy Tân qui profitait de son temps libre pour s'adonner à l'équitation, une passion pratiquée dans la Citadelle impériale de Hué⁵⁸ puis sur les champs de courses de la Réunion⁵⁹. Hà̀m Nghi passe de nombreuses heures sur un court de tennis et devient membre du Tennis Club de Mustapha. Ses loisirs sportifs sont aussi médiatisés que ceux de Duy Tân car la presse locale le montre lors d'un match de tennis (p. 409). Tous les deux appartiennent au gotha mondain et sont observés par la presse coloniale qui diffuse l'image d'individus maîtrisant les codes de la vie aristocratique.

À la différence de l'escrime, sport aristocratique et guerrier s'il en est, le tennis est un sport récent codifié par les Britanniques ; les deux disciplines se développent parmi les étudiants et les élites modernistes en France à la fin du XIX^e siècle, gagnant ensuite l'empire colonial et donc l'Algérie. Pierre de Coubertin indique que les sports favorisent l'intelligence, l'initiative, l'esprit d'entreprise et forment des hommes d'action⁶⁰. De son côté, l'ex-empereur est un jeune homme qui s'ennuie ; le sport fait alors disparaître son cafard. Ajoutons que le sport est un moment de sociabilité fort intéressant pour occuper un dignitaire en exil et éviter qu'il ne prépare une évasion. Le commentaire sur les risques encourus lors de la pratique de la bicyclette vient corroborer cette hypothèse : le sport doit occuper et divertir Hà̀m Nghi mais

⁵⁶ DEFRANCE, Jacques, *L'excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes, 1770-1914*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, revue Staps, collection Cultures corporelles, 1987, p. 128.

⁵⁷ BROMBERGER, Christian, « De quoi parlent les sports ? », *Revue Terrain* n° 25, septembre 1995, pp. 5-12.

⁵⁸ NGUYEN Phuoc Bao Van, *op. cit.*, p. 131. Selon les propos de son épouse.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 138. Le prince est pris en photo en tenue de jockey sur sa monture, se dirigeant vers l'hippodrome de Saint-Denis de la Réunion.

⁶⁰ BANCEL, Nicolas & GAYMAN, Jean-Marc, *Du guerrier à l'athlète*, Paris, Puf, 2002, p. 200.

ne jamais lui donner l'occasion de s'évader réellement. Toutes ces raisons peuvent expliquer pourquoi les hauts fonctionnaires français entourant Hâm Nghi lui permettent de pratiquer ces activités.

Le second apport de cet ouvrage dans le champ politique concerne une analyse très fine de la mise en place des réseaux de relations coloniales, mondaines ou artistiques, permettant à Hâm Nghi de voyager en métropole et d'adoucir ses conditions matérielles d'existence. Celles-ci sont bien meilleures que celles d'autres souverains exilés⁶¹ car il bénéficie de puissantes relations à Alger et Paris qui interviennent en sa faveur. En 1944, sa pension est par exemple dix fois supérieure à celle de Duy Tân dont les conditions d'existence très modestes sont confirmées par Nguyen Phuoc Bao Van dans l'ouvrage qu'il consacre à son père⁶². L'étude des échanges épistolaires révèle la capacité de Hâm Nghi à dépasser son statut d'exilé pour se rapprocher des mentors de la colonisation ; l'auteur de cette biographie démontre ainsi une proximité, voire une intimité dans les relations que le Prince d'Annam noue avec certaines personnalités telles Eugène Etienne, le leader du lobby colonial⁶³, Charles Jonnart, gouverneur général de l'Algérie ou Gaston Thomson, député de Constantine. Tous trois étaient francs-maçons mais il ne semble pas que Hâm Nghi le soit devenu en dépit des liens qui l'unissaient à ces fortes personnalités, contrairement au jeune Bùì Quang Chiêu⁶⁴ avec qui il noue une amitié durable à Alger.

Le troisième apport dans le domaine politique concerne l'étude des derniers liens qui unissent Hâm Nghi à l'Annam. Les différents gouverneurs généraux se méfient de lui et interdisent son retour en Indochine ainsi que tout contact à Alger avec des opposants politiques. Cependant Alger abrite une petite communauté d'élèves indochinois dont certains, comme Bùì Quang Chiêu (p. 97) viennent partager l'existence de leur ancien empereur le dimanche après-midi. Le vêtement traditionnel vietnamien, porté uniquement lorsqu'il est en représentation et sa longue chevelure semblent être les seuls éléments qui le rattachent à l'Annam.

⁶¹ La France déporte Behanzin, le roi du Dahomey, en Martinique de 1894 à 1906 puis en Algérie ; Ranavalona III, reine de Madagascar, exilée à la Réunion en 1897 puis à Alger (1899-1917) et Duy Tân, empereur d'Annam, déplacé à la Réunion (1916-1945).

⁶² NGUYEN Phuoc Bao Van, *op. cit.*, p.133. L'auteur cite la somme de 35 000 francs qu'il qualifie de « *misérable pension* ».

⁶³ VERMEREN, Pierre, « Le républicanisme et la franc-maçonnerie impériale en Tunisie », *La France en terre d'islam. Empire colonial et religions, XIX^e-XX^e siècles*, sous la direction de Vermeren Pierre. Belin, 2016, p. 188.

⁶⁴ BROCHEUX, Pierre, « Élite, bourgeoisie ou la difficulté d'être », [in] Philippe FRANCHINI (dir.), *Saigon, 1925-1945. De la « Belle colonie » à l'éclosion révolutionnaire ou la fin des dieux blancs*, Paris, Autrement Série Mémoires, 1992, pp. 156-157.

Mais l'indice le plus probant de ses liens indéfectibles avec le Vietnam est le nom qu'il donne à son domaine en Algérie, Gia Long. Ce nom est celui du fondateur de la dynastie des Nguyễn qui régna à Hué (1802-1819) et réussit à réunifier le Vietnam⁶⁵. Le choix de ce nom est peut-être un pied de nez aux Français qui ont démembré son pays au XIX^e siècle ; déporté seul, vivant en exil, dépossédé de son titre de souverain régnant, Hàm Nghi maintient l'idée de l'indépendance de son pays grâce au nom de sa nouvelle propriété. De plus, l'empereur Gia Long a vécu et est mort à Hué, ce que désirait secrètement Hàm Nghi mais la France coloniale lui refusa d'être enterré dans sa patrie.

Cette propriété de la banlieue d'Alger a vu apparaître un monument qui doit tout à son commanditaire : un kiosque aux allures de pagode vietnamienne (p. 384). Ce lieu de culte traditionnel pour le bouddhisme n'a été fréquenté que par la famille de Hàm Nghi, sans que des bonzes n'y officient jamais ; de plus, l'ancien empereur ne devait pas ignorer que ses prédécesseurs avaient rédigé plusieurs codes limitant l'essor de cette religion et donc de ce type de bâtiment. Cette pagode devait-elle symboliquement apparaître comme un espace de subversion comme au Tonkin au début du siècle⁶⁶ ou un simple rappel de la patrie perdue ? Aucun indice ne permet de trancher cette question sensible. Nous pouvons simplement en conclure que cette patrie perdue survit à la conquête coloniale et à la chute de son empereur grâce au nom symbolique du domaine et à ce bâtiment de type asiatique.

Par ailleurs, contrairement à ce qu'avance l'auteur dans sa conclusion, la bourgeoisie vietnamienne n'a pas été oubliée par l'historiographie française. L'auteur aurait tiré un certain avantage à lire des ouvrages pourtant cités dans sa bibliographie⁶⁷ et à parcourir des articles plus anciens⁶⁸ ou assez récents. Pierre Brocheux présente ainsi quelques portraits de bourgeois formés par le nouveau système scolaire franco-annamite et les universités de métropole dont le sentiment patriotique ou national n'était pas nécessairement conscient, ni même ouvertement explicité⁶⁹, à l'instar de l'empereur exilé à Alger. De plus,

⁶⁵ BROCHEUX, Pierre & HÉMERY, Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë, 1858-1954*, La Découverte, 2007, pp. 17-18.

⁶⁶ KEITH, Charles P., « Catholicisme, bouddhisme et lois laïques au Tonkin (1899-1914) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 87 (3), 2005, p. 118.

⁶⁷ BROCHEUX, P. & HÉMERY, D., *op. cit.*, pp. 207-212.

⁶⁸ BROCHEUX, P., « Élite, bourgeoisie ou la difficulté d'être », *loc. cit.*, pp. 135-161.

⁶⁹ BROCHEUX, P., *Histoire du Vietnam contemporain. La nation résiliente*, Paris, Fayard, 2011, p. 73.

le lecteur pourra se reporter à l'article de Dong Phong⁷⁰ dans lequel apparaissent les portraits de quelques bourgeois ayant fait fortune au Tonkin ou en Cochinchine ; l'un d'eux ayant par ailleurs envoyé ses enfants au lycée d'Alger⁷¹ à l'époque où Hàrn Nghi y vivait.

Au final, Amandine Dabat propose un magnifique livre d'art tout autant que d'histoire et le résultat de ce travail à hauteur d'homme est passionnant. Cette excellente contribution à l'histoire des souverains vietnamiens apporte un éclairage neuf et très intimiste, corrigeant les erreurs d'interprétation et répondant à toutes les interrogations que ce personnage suscitait.

Brice FOSSARD

⁷⁰ DONG Phong, « Le Vietnam au XX^e siècle, du Duy Tan au Do Moi », p. 267, [in] Gilles de GANTÈS & NGUYEN Phuong Ngoc, *Vietnam, Le moment moderniste*, Presses de l'Université de Provence (PuP), 2009, 306 p.

⁷¹ FOSSARD, Brice, *Les sports, le scoutisme et les élites indochinoises. De l'entre-soi colonial à la libération nationale (1858-1945)*, thèse de doctorat, Lausanne & Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2017, p. 149.